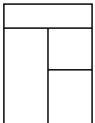


مُمتَلَكات

MUMTALAKAT



À PROPOS MUMTALAKAT

Signifiant « possessions » en langue arabe, le mot *mumtalakat* est issu d'une racine sémitique qui évoque l'idée de posséder, de gouverner. Il s'ensuit que *Mumtalakat* implique non seulement la matérialité des objets, mais aussi une phénoménologie de la domination, du pouvoir. Ce titre attire l'attention sur la manière dont les objets modèlent les interactions, il invite à réfléchir à leur capacité de contenir de nombreuses significations et à remplir des fonctions personnelles et culturelles. Il propose aussi une compréhension variée des objets comme entités conceptuelles qui véhiculent les affects de l'expérience migratoire.

Mettant l'accent sur le processus, chaque étape de ce projet à plusieurs volets, centré sur le récit oral, permet l'émergence de nouveaux discours. Le projet dans son ensemble examine la complexité des processus collaboratifs, en questionnant les conventions des chercheur.euse.s/éducateur.trices.s comme auteur.e.s uniques, en mettant au premier plan les points de vue des participant.e.s et en explorant comment articuler ces relations et ces points de vue à travers une exposition, et des événements publics.

Cette installation dans le vestibule de la galerie présente des objets personnels appartenant à cinq émigré.e.s arabophones : une icône, un ours en peluche, des cartes d'identité, des outils de secours, des journaux intimes, des cahiers de couture, une clé de domicile, un rosaire, un livre, un keffieh, un carnet scolaire, une carte postale et des souvenirs de voyage. En tant que reliques de pays éloignés et de leur expérience vécue, ces objets ouvrent un espace ici et maintenant, permettant de jeter un regard et de réfléchir sur les notions de foyer, d'identité et d'appartenance.

Par le fait de placer des objets et des récits personnels sous la catégorie de l'esthétique, *Mumtalakat* examine la visibilité et ses contraintes. Provoquant une rencontre entre le public et le privé, ce projet questionne comment différentes formes et stratégies de représentation mettent à l'épreuve les limites de l'individualité et comment ces approches peuvent approfondir la portée interprétative des récits oraux et inscrire les objets dans un contexte élargi.

Participant.e.s : Malaka Ackaoui, Alexandre Ackaoui Asselin, Wissam Assouad, M.B., Maher Kouraytem, Farah Mustafa

Entretien avec Maher Kouraytem

Intervieweuse : Emma Haraké

Date de l'entretien : le 11 août 2017

Durée de l'entretien : 60 min 30 s

Lieu de l'entretien : Maison de l'interviewé

Langue de l'entretien : Arabe (dialecte libanais)

Effets personnels : Photos encadrées et clé de maison, sac d'école, cahier d'absence, sérigraphie de Greta Nawfal

Transcription en arabe : Emma Haraké

Traduction en français : Chirine Chamsine

Traduction en anglais : Emma Haraké

Commentaires

Le texte en italique indique les moments où l'interviewé ou l'intervieweuse ont communiqué en français ou en anglais lors de l'entretien. Le texte entre crochets [] est utilisé pour identifier la communication non-verbale ou pour ajouter du contexte.

Détails biographiques de l'interviewé

Maher Kouraytem est né en 1976 au Liban, un an après le début de la guerre civile libanaise. Il a grandi à Ras-Beyrouth avec ses deux sœurs aînées et ses parents. Kouraytem a perdu plusieurs membres de sa famille pendant la guerre civile. Il a travaillé comme comptable au Liban et à Abidjan. Il mène également une carrière d'artiste autodidacte depuis 2007. Maher a immigré à Montréal en septembre 2014.

Comment tu t'appelles ?

Maher Kouraytem.

Quel âge as-tu ?

41 ans.

Quand es-tu arrivé à Montréal ?

Ça fait 3 ans. Je suis arrivé en septembre 2014.

Pourquoi as-tu décidé d'immigrer à Montréal ?

La situation au Liban n'est pas *stable*. De temps en temps, il y a des problèmes et le contexte sécuritaire n'est pas très bon, en plus des événements qui ont eu lieu en 2008. En 2008, Beyrouth a été sous l'occupation des milices du Hezbollah. En 2007, j'ai été enlevé par des membres du Hezbollah et ils m'ont interrogé. Alors suite à tout cela et à cause des accumulations des répercussions de la guerre civile, ainsi que des événements de 2006, 2007 et 2008 qui ont ouvert les plaies de la guerre, je me suis dit que c'est un cas désespéré, il faut que je parte, que je quitte le pays. Pourquoi j'ai choisi Montréal en particulier ? Parce que je parle français.

[1:53]

De quel objet aimerais-tu qu'on parle en premier ?

Il y a plusieurs objets que je n'ai pas pu laisser en partant. Il y a une photo de l'ancienne maison, la maison d'enfance, pendant qu'on la démolit, peut-être en 1981.

Ok.

J'ai mis la photo dans un cadre depuis 1981, avec la clé de la maison. Cette maison n'existe plus, elle a été détruite en 1981. Dans le même cadre, il y a aussi une *postcard* de la région dans les années 1920. Il y a aussi une *postcard* de l'ancienne maison et un camp français. Le camp français en face de la maison est devenu plus tard l'école où j'ai étudié, le *Collège protestant français*.

[3:00]

Ok. L'objet est donc la photo de la maison ? Ou bien les trois objets ensemble sont : la photo, la *postcard* et la clé ?

C'est le même objet. Il s'agit du cadre dans lequel j'ai mis ces trois choses : la *postcard* où il y a la maison de mon grand-père dans laquelle j'ai habité pendant mon enfance et où il y a aussi l'histoire de la région, car il est écrit sur la carte : *Armée française du Levant – Ras Beyrouth – Syrie*. Puis la photo, dans le même cadre, dont je me souviens le plus de mon enfance. La maison où je vivais, où je jouais dans le jardin. Il y avait des figuiers de barbarie, des grenadiers, du jasmin, des tortues... Je jouais surtout dans le sable, sur le toit de la maison. Il y avait beaucoup de verdure. En ce qui concerne Beyrouth, je suis *nostalgic* surtout pour cette maison qui n'existe plus. Et la clé est le symbole de cette maison. C'est la seule chose qui en est restée. C'est la chose qui ouvrait cette maison.

Tu as dit qu'elle [la *postcard*] contient des infos sur l'histoire de la région, as-tu lu ce qui y est écrit...?

Oui. L'histoire de la région, parce que par hasard, sur la *postcard* apparaît la maison dans laquelle j'ai habité, la maison que mon grand-père a construite. À l'origine, on ne voulait pas prendre la maison en photo, mais plutôt le camp français.

Celui qui est...?

Qui est en face de la maison. Le camp français à Ras-Beyrouth. Il est écrit sur la carte « *Beyrouth-Syrie, Camp de la Mosquée, Armée française (Ouest)* ». Le même emplacement du camp est devenu par la suite le *Collège protestant français* où j'ai étudié. La mer aussi apparaît sur la carte et on voit comment la région était. Il n'y avait pas de grands immeubles. Il y avait plus d'espace vert. Au verso de la *postcard*, un soldat français écrit à son ami qu'il ne passera pas les vacances de Pâques avec lui...

En France ?

En France. Et qu'il préfère les femmes françaises, c'est-à-dire coucher avec des femmes françaises plutôt que de coucher avec des bédouines, des gitanes. C'est sympa ! C'est un souvenir pour moi et en même temps sur le verso il y a les souvenirs d'un soldat français qui a vécu au même endroit que moi il y a 100 ans et qui a raconté aussi son manque pour son pays, la France, parce qu'il était loin de sa famille. Et dans la photo...

La photo qui est au-dessous de la *postcard* ?

[Il montre de son doigt] Celle-ci.

[7:02]

As-tu une idée en quelle année elle a été prise ?

Elle a été prise en 1981 pendant qu'on démontait [les briques du toit de] l'ancienne maison. Derrière elle, on voit comme un phare, mais en fait, c'était une radio de l'armée

française. Autour de la maison, on peut voir l'étendue de l'espace vert. Je me souviens surtout qu'il y avait des grenadiers, des figuiers de barbarie, des chiens et des tortues. J'ai de la nostalgie pour la région de Ras-Beyrouth à cette époque, dont rien n'est resté aujourd'hui. Maintenant, elle est très différente.

Différente comment ?

Maintenant il y a de grands immeubles, des gratte-ciels, des immeubles moches. Il n'y a plus d'espace vert, il n'y a plus d'arbres. Même la société a changé, les interactions sociales. La nature a changé. Maintenant on peut à peine voir la mer depuis l'immeuble qui a été construit à la place de la maison... Avant, c'était plein de verdure, d'arbres, de... La nature était belle, elle s'est transformée en blocs de béton agglomérés, elle est devenue comme une ville qui étouffe ses habitants.

Quand tu regardes la photo, la photo de la maison, de quoi tu te souviens ?

Je me souviens surtout de tous les détails de l'endroit où je passais mon temps quand j'étais petit. Sur le toit de la maison, il y avait un grand espace où je jouais. Il y avait beaucoup de verdure autour de la maison, mais la terrasse aussi était pleine de plantations. Quand je regardais les tuiles, je me souviens qu'il y avait un très large escalier en bois qui relie la cuisine au grenier. Le grenier se trouvait là où il y avait les tuiles. Il était pour moi comme une caisse de spectacle, tellement il contenait de vieilles choses, de vieilles photos de personnes. Entre les tuiles, il y avait des fenêtres à travers lesquelles je regardais furtivement la radio—phare français(e)... C'était pour moi aussi un terrain de jeu, un lieu d'exploration et un refuge. À l'intérieur de la maison, le carrelage était très beau. On ne fait plus maintenant de carrelage comme ça. Tous les carrelages se ressemblent aujourd'hui. Avant, il avait un cachet, un style. Chaque maison avait un style. Le carrelage avait un style, les fenêtres avaient un style, les portes avaient un style, même la clé avait un style. De nos jours, toutes les clés sont pareilles. C'est surtout pour cette raison que... j'ai voulu l'amener avec moi. Elle est accrochée chez moi dans la maison, car chaque jour je la regarde pour me souvenir. En fait, je n'ai pas oublié, mais je veux que la photo reste sous mes yeux, cette belle photo de la région de Ras-Beyrouth que j'ai aimée, pas celle que j'ai quittée. Quand je suis parti, ce n'était plus la même région. C'est pour ça peut-être qu'il était plus facile pour moi de partir, parce que je suis attaché à des choses qui n'existent plus, et pas à ce qu'il y a aujourd'hui, les horribles immeubles et l'entassement...

Et en fait, au Liban, à Beyrouth, tu avais accroché la photo, le cadre ? Je veux dire les deux photos avec la clé ?

Non. J'ai décidé de faire ce cadrage et mettre dedans la *postcard*, la vieille photo et la clé lorsque ma demande d'immigration a été acceptée. J'ai décidé alors que, non, c'est quelque chose que je veux conserver. Je voulais les prendre avec moi, parce que c'est tout ce qui reste des belles choses que j'aimais pendant mon enfance à Ras-Beyrouth. La personne qui a pris la photo aussi, c'est quelqu'un que j'aime beaucoup.

[12:15]

Aimerais-tu parler de la personne qui a pris la photo et de ta relation avec elle ?

Celui qui a pris la photo s'appelle Ghazi Taghlab. Sa mère Maria était ma nounou, elle s'occupait de moi quand j'étais petit. Je me rappelle bien d'elle, de notre relation et de la forte affection qu'il y avait entre nous. La photo me rappelle aussi de la nounou Maria. Elle était des montagnes de l'Est du Liban et elle avait avec son fils le *passport* syrien, car c'était une région frontalière entre le Liban et la Syrie.

Ok.

Voilà.

Tu as parlé un peu du *camp militaire* français qui apparaît dans la *postcard*...

Le camp militaire de la Mosquée.

Tu te souviens de ce camp, ou bien il n'y avait pas de *camp militaire*...

Non, à mon époque, il n'y avait pas de camp. Mais mon père s'en souvient [du camp]. Le *Camp militaire de la Mosquée* a été appelé ainsi à cause de la *mosquée* de Kouraytem qui a été construite par le grand-père de mon père. C'est lui aussi qui a construit la maison. Il s'appelle *Camp de la Mosquée*. Il n'y avait pas beaucoup de monuments... car la région de Ras-Beyrouth est considérée comme étant située à l'extérieur des murailles de la ville de Beyrouth. Il y avait juste une mosquée et quelques maisons. Ils ont vu la mosquée et ils ont appelé le camp « *Camp de la Mosquée* ».

Sais-tu ce qu'ils faisaient dans le camp ?

Je ne connais pas les détails de ce qu'ils faisaient dans le camp, mais parmi les histoires que mon père m'avait racontées, c'est que durant la Deuxième Guerre Mondiale, il y a eu des combats contre les Allemands et contre l'armée française du régime de *Vichy*.

C'est vrai, oui.

Et parmi les soldats français, il y avait les *légions étrangères*. Il me disait toujours que les snipers sénégalais étaient les plus compétents. À une certaine époque, l'armée de *Vichy* qui collaborait avec l'Allemagne nazie était sur le point d'entrer et le camp s'est presque vidé. Les soldats français sont partis. Mais un soldat sénégalais est resté, il a tenu peut-être trois jours. Quand ils sont arrivés, ils ont pensé qu'il y avait plus de soldats. Ils étaient choqués de savoir qu'il y avait juste un ou deux soldats sénégalais qui ripostaient et qui

semaient la terreur. Ils ont pu tenir si longtemps parce qu'ils étaient des snipers expérimentés et habiles. À cette époque, certains [soldats] étaient dans le camp et d'autres étaient cachés dans la vieille maison de mon grand-père. Ça fait partie des choses que mon père m'a racontées.

[15:53]

Y a-t-il autre chose que tu aimerais me dire sur...

Oui, je connais des choses sur l'histoire de la région. Avant de s'appeler Kouraytem, elle s'appelait Jibb Al-Nakhel [La palmeraie], parce qu'on y trouvait beaucoup de palmiers.

On voit les palmiers dans les deux photos ?

Oui clairement. Il y avait beaucoup de palmiers. La région s'appelait Jibb Al-Nakhel mais ensuite on lui a donné le nom de Kouraytem, car parmi les premiers habitants de la région, il y avait le grand-père de mon père Mosbah Kouraytem. C'est lui qui a construit la mosquée. Il était un grand commerçant dans le marché Al-Bazirkan¹ à l'intérieur des murailles de la ville de Beyrouth. Mon grand-père était l'un des fondateurs de la Chambre de commerce de Beyrouth. C'est pour cela qu'on a remplacé le nom de Jibb Al-Nakhel par Kouraytem. C'est ce qui s'est passé dans la plupart des quartiers de Beyrouth. Ils avaient des noms qui ont été remplacés par les noms des familles qui les ont habités. C'est pareil du côté de Hamra [une des rues centrales à Beyrouth] : son nom était Jorn El-Dibb, ou quelque chose comme ça, puis c'est devenu Hamra.

C'était le nom d'une famille ?

Oui, la famille Al-Hamra.

Je vais revenir avec toi à la photo qui a été prise par...

Son nom est Ghazi Taghlab.

Oui. Tu m'avais dit que tu jouais et tu te souviens des cachettes dans la maison. Puis, que la maison a été démolie et qu'un immeuble a été construit à sa place. Est-ce que tu te rappelles en quelle année la maison a été détruite ? Quel âge avais-tu ?

En 1981, ils ont commencé la démolition. On voit dans la photo qu'on démontait les tuiles. Moi je suis né en 1976, j'avais donc 5 ou 6 ans quand la maison a été détruite et...

Pourquoi a-t-elle été détruite ?

¹ Al-Bazirkan était l'un des marchés importants de Beyrouth, où se rassemblaient les Beyrouthins et les habitants du Mont-Liban pour faire leurs achats, notamment les tissus et les outils de couture.

Parce qu'il y avait beaucoup d'héritiers. Ils l'ont détruite pour qu'ils puissent se partager l'héritage après la mort de mon grand-père. Ils ont ensuite construit un immeuble moche qui contient 32 appartements.

À cette époque-là, en tant qu'enfant, le fait de passer d'une maison aussi grande à un appartement, comment tu te souviens de cela ?

Oui certainement, c'est très différent. C'était une grande maison qui avait du style. Il y avait de l'espace sur la terrasse pour jouer, dans le grenier aussi. Autour de la maison, il y avait des jardins avec des figuiers de barbarie et des grenadiers. On jouait dans le sable. Il y avait aussi des tortues et des chiens. Et puis, soudain, on est allé dans un appartement fermé. Et en plus, il y avait la guerre civile. En 1982, il y a eu l'invasion israélienne. Puis en 1983 et 1984, il y avait eu des combats entre les milices libanaises, ensuite il y a eu l'invasion de l'armée libanaise. En 1984 aussi, il y a eu la liquidation de certaines personnes, parmi lesquelles il y avait des membres de ma famille. Je n'ai pas de sentiment pour l'appartement dans lequel on avait déménagé. La seule chose, c'est que, vu qu'il était petit par rapport à la maison, on se cachait entre... on comptait les murs et on se cachait entre...

Entre les chambres ?

Entre les chambres, pour voir où est l'endroit le plus sécuritaire pour se mettre à l'abri des bombardements. Peut-être aussi que c'est une raison supplémentaire qui explique pourquoi j'ai de la nostalgie pour la maison d'enfance. Parce que le paysage avait changé complètement.

[20:32]

Y a-t-il autre chose que tu aimerais me dire à propos de la maison ?

Oui, dans la photo on voit la radio française qui ressemble à un phare. La plupart des gens disaient que c'était le phare français, mais c'était plutôt un centre de radiodiffusion qui ressemblait à un phare.

Oui, ça ressemble à un phare.

Quand j'étais petit, je me faufilais, j'entrais à l'intérieur. Il y avait une archive de l'armée libanaise. Je prenais des documents et je m'asseyais pour lire.

C'était permis d'y entrer ?

Non, c'était interdit. Mais moi je me faufilais à l'intérieur. Je suis même monté en haut... parce qu'il n'y avait pas de gardiens à une certaine période dans les années 80 et j'étais un enfant.

Il était donc abandonné ?

Oui, il était abandonné. J'ai pu entrer car j'étais petit. J'ai réussi à me faufiler. J'ai pu me balader à l'intérieur et y jouer. Je suis même monté en haut. En 1988, il a été bombardé par l'armée libanaise. C'était la guerre. L'armée libanaise bombardait Ras-Beyrouth et l'armée syrienne bombardait Beyrouth-Est. Le chef de l'armée était à l'époque Michel Aoun, qui est maintenant devenu Président de la république. Cette nuit où il [le phare] a été bombardé en 1988, j'ai été blessé et je suis allé aux urgences.

À cette époque, il y avait déjà l'immeuble ?

Il y avait déjà l'immeuble. La maison n'existait plus. Mais ce qui m'a fait penser à cette radio—phare... c'est que, ici [dans la photo], il était encore *intact*. Il n'était pas bombardé. Mais après, il a reçu entre 155 et 240 obus. J'ai été touché par trois ou quatre fragments d'obus et des éclats de verre. Et à cette époque – je ne sais toujours pas si je dois raconter cette anecdote ou pas... – on publiait chaque matin dans le journal le nombre des morts et des blessés et leurs noms.

[23:06]

C'était durant la guerre civile² ?

Oui, c'était durant la guerre civile. À l'AUH [Hôpital de l'université américaine], ils se sont trompés et ont mis mon nom avec les noms des morts au lieu de le mettre avec les noms des blessés. Le lendemain, c'était moi qui répondais au téléphone. Les gens exprimaient leurs condoléances et moi je leur disais : « C'est moi Maher, je suis encore vivant ». Celle-là, je la trouve drôle ! Les gens appelaient pour exprimer leurs condoléances pour mon décès et c'était moi qui leur parlais et leur disais que j'étais encore vivant. Ensuite, [la radio] a été également bombardée en 2006, durant la guerre avec Israël. Il y avait une *antenne* pour l'armée libanaise. Un drone chargé d'un missile a pénétré dans le même poteau/phare/radio français(e). Il était dirigé vers l'antenne de radiodiffusion de l'armée libanaise. [Soupir] Et voilà... c'est ce dont je me souviens... Et aussi, le plus important pour moi, c'est la clé, parce que c'est le seul *object* concret que nous utilisons pour ouvrir la porte de la maison qui est dans la photo.

Est-ce qu'il y a quelque chose d'autre que tu aimerais raconter au sujet de la photo ?

² La guerre civile libanaise était une guerre civile à facettes multiples qui a duré de 1975 à 1990 et qui a causé la mort de 120 000 personnes environ.

Non, non.

[25:00]

Parmi ceux-ci, de quoi aimerais-tu parler en premier ?

Le deuxième objet... c'est un *carnet d'absence*... sur lequel il est écrit : « *Collège Protestant Français, Carnet d'absence, Nom de l'élève : Maher Kouraytem, Salle de : 6^{ème} B* ». Quand on ouvre le *carnet d'absence*, ok, il y a le *règlement* et ainsi de suite, puis il est écrit quand est-ce qu'il faut inscrire des notes, tout au long des mois. Il est écrit : *Octobre*, début de l'année scolaire, jusqu'à *juin*, fin de l'année scolaire. Le *carnet d'absence*, était vide pour de nombreux mois, entre 6 et 8 mois de l'année scolaire. C'est parce que nous ne sommes pas du tout allés à l'école à cause de la guerre. En 1988, il y avait la guerre avec Aoun. Et vu que nous ne pouvions pas aller à l'école, ce *carnet d'absence* était sans aucune utilité. Il était encore neuf, ses pages étaient blanches, à l'exception d'une seule page. C'est quelque chose de très rare.

Ok. Où se trouvait le Collège protestant français ?

Le *Collège protestant français* était très proche de l'ancienne maison [je pouvais y accéder très facilement]. Quand l'immeuble a été construit, il fallait traverser la rue pour y arriver. C'était juste en face. Je traversais la rue et j'entrais dans l'école. Je me souviens encore du gardien et concierge de l'école. C'était lui qui m'aidait à traverser la rue. Il était un ami de la famille et il habitait dans l'école.

Je regarde à nouveau la *postcard* : Il y avait la maison, et devant elle, il y avait un grand champ. L'école [se trouve] ici, là où il y a le champ, ou plutôt...

Non, l'école est là où il y avait le camp français, ici [il montre avec sa main].

Sur la gauche ?

En face, ici.

Le camp français a été détruit ou bien ?

Le camp n'existe plus. Il en reste des vestiges. Qu'est ce qui est resté du camp ? Il y a par exemple la cour de *basket*. D'autres cours ont été aménagées, mais une seule cour [de l'école actuellement] existait à l'époque du camp. Ils avaient trouvé à l'époque des vestiges romains et grecs.

Dans le camp ?

Pas dans le camp. Lorsque l'école a acheté le terrain, les vestiges romains et grecs sont restés dans le jardin. Ils sont dispersés dans le jardin.

Ok, ça veut dire que dans l'école, il y a encore la cour de *basket* et les vestiges ?

Oui certainement. Ils sont toujours là.

Alors l'école se trouve là où ils se trouvaient ?

Oui. Comme la région a connu le passage de beaucoup d'empires, alors là où tu creuses la terre, tu trouveras des vestiges d'une certaine époque. Et pendant la guerre [civile libanaise], l'école a été aussi touchée par 9 obus.

[29:18]

Pourquoi as-tu décidé d'apporter avec toi le *carnet d'absence* ?

Le *carnet d'absence*, parce qu'il a un lien avec l'enfance. Parce que j'aime cette période où j'allais au *Collège protestant*. Et aussi, j'ai choisi l'année 1988 en particulier car le *carnet* est resté vide cette année-là. Il n'y a rien dedans. Il n'y a pas eu *d'absence*, car nous ne sommes pas du tout allés à l'école. Ça rappelle aussi le contexte dans lequel nous avons vécu. Nous avons écrit le nom et la classe, mais nous ne sommes ensuite allés à l'école que rarement.

De quoi te souviens-tu encore des années d'école ?

De quoi d'autre puis-je me souvenir ? En fait, l'école, je veux dire les souvenirs d'école, sont agréables. Nous avons des cours de *sofège* et de *chant*. Madame Gilaliane nous apprenait le *sofège*. Madame Gilaliane elle-même, a appris le *sofège* à Ziad Rahbani³ et son mari était le prof de piano de Ziad Rahbani aussi. Il y avait aussi la prof d'arts plastiques, Greta Nawfal Khoury, à moitié libanaise et à moitié allemande. Son cours était mon cours préféré. C'était le seul cours que je savourais. J'appréciais dessiner et j'aimais la *créativité* avec elle en classe. Je pense que ce qui m'a été le plus utile à l'école, c'était le cours de Greta.

Les arts plastiques ?

Oui, les arts plastiques.

Où tu ranges le cahier ? Où est-ce que tu le gardes ?

³ Ziad Rahbani est un célèbre compositeur, metteur en scène et pianiste libanais.

J'ai une sorte de boîte dans laquelle je range les choses que j'ai amenées avec moi. Je n'y renonce pas. Dans ce cahier d'absence, il y a aussi une feuille que l'administration du Collège protestant m'avait donnée.

Cette feuille jaune ?

Oui, elle a jauni avec le temps. [Il lit la feuille :]

Beyrouth, le 9 novembre 1989. En raison de la disparition tragique de notre élève Lara MATAR et afin de pouvoir s'associer par la pensée avec sa famille et tous ceux qui l'ont connue, l'établissement sera fermé ce vendredi 10 novembre. La Direction.

[32:54]

Qui est Lara ?

Lara Matar était avec moi à l'école, dans la classe à côté de la mienne. Il y a eu une explosion à Sadat [un quartier à Beyrouth], pas très loin du collège. Beaucoup de gens sont morts dans cette explosion, y compris ceux qui étaient dans la voiture où se trouvait Lara Matar. Des élèves de l'école ont été gravement blessés aussi. Lara Matar est décédée à ce moment-là. Et je me souviens bien que ses amis, qui étaient avec elle *direct* dans la même classe, ont distribué à tous les élèves de l'école une feuille sur laquelle elle avait écrit elle-même les paroles de la chanson *I will survive*. J'avais gardé cette feuille quelque part. Ça m'a touché et je l'ai gardée avec moi quelque temps.

Tu as gardé la feuille à l'intérieur du carnet ?

À l'intérieur du *carnet d'absence*. Car, ça rappelle aussi l'accident tragique qui a eu lieu, les souvenirs de la guerre et de l'école, et les gens qui étaient avec nous à l'école et qui ne sont plus de ce monde. Elle est morte à cause d'une charge explosive. Ils allaient pour jouer au tennis peut-être ou quelque chose comme ça, et ils étaient morts dans l'explosion. Lors de cette explosion, la moitié d'un immeuble s'est écroulée et beaucoup de gens sont morts.

Quel âge avais-tu à cette époque, en 1989 ?

En 1989, j'avais 13 ou 14 [ans].

Donc, tu ranges la note qui a été écrite pour Lara dans le carnet et tu mets les deux dans une boîte où tu gardes toutes les choses que tu as apportées du Liban ?

En fait, tous les deux me rappellent d'où je viens et pourquoi je suis venu aussi. Tu m'as déjà demandé : Pourquoi es-tu venu ? C'est comme ça que nous avons grandi... J'ai un

carnet d'absence vide car nous ne sommes pas allés à l'école. Et je garde dans le carnet, une feuille concernant une camarade d'école qui est morte dans une explosion, dans un attentat à la voiture piégée. Et elle n'est pas la seule. Beaucoup d'autres camarades d'école sont morts dans des circonstances pareilles ou à cause d'une balle perdue. C'est une raison de plus qui nous pousse à penser... pourquoi nous quittons notre pays, le lieu où nous avons passé toute notre vie, là où nous avons aimé, là où nous avons nagé, là où nous sommes bronzés...

[37:04]

Aimerais-tu me dire autre chose à propos du *carnet d'absence* et de la *note* ?

Non... Il y a aussi avec eux... je les ai emballés ensemble... un sac où je rangeais... un sac bleu. Nous avons tous le même sac. Il ressemble au *tablier* que nous portions pour qu'on ne salisse pas nos vêtements.

C'est pour l'école ?

Pour l'école, lui aussi. Mon nom est cousu dessus. Je mettais dedans la nourriture que je prenais avec moi à l'école, la tartine de labneh, la tartine de fromage.

À l'école ?

À l'école, oui. J'ai une photo dans laquelle je le portais, j'avais 3 ou 4 ans. La photo remonte peut-être à 1979 ou 1980. Je portais celui-ci, le même sac. Ça aussi, ça me rappelle de...

Des années d'école ?

Des années d'école et de l'enfance perdue.

[rires]

Qu'est-ce que tu mettais dedans comme nourriture, est-ce que tu te souviens des tartines que tu prenais avec toi ?

Labneh avec concombre, fromage, fromage au lait caillé, je n'en sais rien... À priori c'était ça ! Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Une tartine de labneh.

C'est l'école qui vous donnait ça ou ce sont les parents qui l'achetaient ?

On l'achetait à l'école. Et c'était pareil pour le *tablier*.

Mais le nom... c'est l'école qui...?

Non, c'est nous qui le cousons. C'est ma mère qui me l'a cousu. Le sac est [de couleur] bleu clair et le fil de couture est bleu foncé.

Quand tu le regardes tu sens que... c'était de beaux souvenirs ou plutôt des souvenirs de guerre ?

C'est mélangé. Celui-ci, je l'utilisais quand j'étais petit. Lorsque j'ai grandi, je ne portais plus ce sac. Peut-être que celui-ci [ce sac] me rappelle plus les beaux [souvenirs], car j'étais très jeune, j'avais 3 ou 4 ans. Je ne sais pas, c'est un peu contradictoire. Ces trois objets, je les range ensemble. Des souvenirs mélangés, comme tout ce qu'il y a dans la vie. Ces objets me rappellent de beaux souvenirs et me rappellent aussi des choses pas belles du tout...

Tu m'as dit que tu utilisais ce sac à l'âge de 4 ou 5 ans, donc à l'époque où l'ancienne maison existait encore ?

L'ancienne maison existait encore...

Car, tu m'as dit que lorsque tu avais 5 ou 6 ans, [elle a été démolie], c'était donc à la même période...

Oui, à cette époque... on était encore dans la belle ancienne maison.

Tu ranges le sac avec les autres affaires de l'école. Y a-t-il d'autres objets dans cette boîte où tu mets les choses que tu as apportées du Liban ?

Oui, il y a ma carte d'identité, mais elle aussi je ne l'ai pas utilisée. C'était la dernière année où on délivrait ce type de carte.

La libanaise ?

La libanaise, l'ancienne. Très rares sont les gens qui ont ce type de cartes. Je pense que tous ceux qui sont nés après 1976 n'ont pas eu cette carte.

Ok.

Il y a aussi ma photo quand j'étais petit... Et aussi parce que c'est un *object vintage* et moi j'aime le *vintage*... Elle contient ma vieille photo...

[41:25]

[on sonne à la porte]

Ok. On fait une pause.

[on continue l'entrevue]

Nous étions en train de parler de la carte d'identité libanaise avant que la porte de la maison ne sonne... Tu me disais aussi que tu ne l'avais pas utilisée et que c'est un objet *vintage*, parce qu'on en fait plus de ce type de cartes...

Oui, je ne l'utilisais pas, et on n'en a pas fait depuis 1976. Ce n'est qu'après la fin de la guerre qu'on a recommencé à délivrer des cartes d'identité magnétiques *ID card*.

Ok.

Je l'aime aussi parce qu'elle est *vintage*, et moi j'aime le *vintage*.

Oui.

Elle ressemble au *carnet d'absence*, parce que je ne l'ai pas utilisée. Elle n'avait pas d'utilité durant la guerre civile... la carte d'identité.

[42:37]

Mais le *carnet d'absence* n'est-il pas *vintage* ?

Non, il n'est pas *vintage*, il est plus *sentimental*.

Ok.

Parce qu'il me rappelle mon enfance et l'année où nous ne sommes pas allés à l'école à cause de la guerre. C'est pareil pour la feuille concernant le décès de Lara et le sac d'école où je mettais la nourriture.

Je vois qu'il y a des taches d'encre dessus.

Oui, c'est de l'école. Il est même un peu sale dans certains endroits. Je l'ai laissé tel qu'il est.

Au Liban, tu les gardais où ?

Je les rangeais dans un tiroir, tous ensemble, les choses *sentimental*.

Lorsque tu as décidé de les apporter, as-tu hésité un peu ou pas ?

Ceux-ci, je n'ai pas hésité à les apporter. Je savais que je ne viendrais pas sans eux, parce qu'ils sont très importants pour moi. Et la valeur des choses que j'ai amenées a augmenté lorsque j'ai voulu quitter le pays. Avant, je ne savais pas quoi en faire. Je les gardais en tant que *sentimental objects*, mais je ne pensais pas trop à eux. Ils ont acquis une plus grande valeur lorsqu'on a décidé qu'il faut plier bagages et immigrer. Ils sont devenus plus significatifs.

Y a-t-il autre chose que tu aimerais dire encore à leur sujet ?

La carte d'identité. La carte d'identité libanaise. Mis à part qu'elle soit *vintage*, elle n'avait aucune utilité. Cela montre comment l'identité d'une personne n'était pas fixe, elle était variable. La région était, à une certaine époque, sous l'empire ottoman. Mon grand-père n'avait pas la même carte d'identité. Il en avait une en turc, délivrée par l'empire ottoman. Sur cette carte, il était inscrit Beyrouth/Syrie. À l'époque de mon père, on avait commencé à parler du Grand Liban. C'était aussi une carte d'identité différente. Alors, avec le fait que ce soit *vintage, unique*, il y a trois *generations* qui n'ont pas eu la même carte d'identité. Ça montre quelque chose, je ne sais pas... Je voulais amener les cartes d'identité de mon père et de mon grand-père, mais je ne les ai pas trouvées.

Tu les as cherchées ?

Oui, mais je ne les ai pas trouvées. La carte d'identité de mon grand-père était écrite en turc, et il y était inscrit : Beyrouth/ Syrie, exempté du service militaire, quelque chose comme ça, et qu'il était commerçant.

[46:18]

***Interesting*, car les deux photos aussi que tu accroches dans la maison, l'une d'elle date des années 80 et l'autre, la *postcard* est en noir et blanc et il y est inscrit aussi Beyrouth/Syrie.**

Oui.

Comme pour les cartes d'identité, la région a aussi changé...

Oui, la région a changé. La photo, même... le lieu a changé. Beyrouth est restée Beyrouth. Mais sur des choses c'était écrit Beyrouth/Liban et sur la *postcard* c'était Beyrouth/Syrie.

Le *camp militaire* s'est transformé en une école...

Le *camp militaire français* est devenu le *Collège protestant français*, et nous sommes maintenant venus à une province francophone. Ce n'est peut-être pas un hasard.

Oui bien sûr, car tu m'avais dit que l'une des raisons...

L'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi Montréal est que je parle français. Jadis, Beyrouth ne s'appelait pas Beyrouth, elle s'appelait *Birit* à l'époque des Cananéens, ensuite c'est devenu *Berytus* à l'époque des Grecs. Ça ressemble à ici, Montréal par exemple est une nouvelle appellation. Il n'y a pas longtemps, la ville s'appelait encore *Tiohtià:ke*. Ses habitants étaient différents.

Oui...

Il y a ça aussi, le lien est la présence des Français à Beyrouth et ici.

En parlant des cartes d'identité, dans quelques années, tu vas peut-être avoir une carte d'identité différente...

Dans quelque temps, un an par exemple, il est possible que j'aie... En fait j'ai la *permanent residence* depuis que nous sommes arrivés ici. Mais quand j'aurai la *citoyenneté*, je vais avoir la carte d'identité canadienne.

Est-ce qu'il y a autre chose que tu aimerais me dire ?

Je peux parler d'autres *objects*, si tu veux.

[48:54]

De quoi aimerais-tu parler, de quel objet ?

Il y a aussi cet *object* que je n'ai pas pu... c'est un objet que je n'ai pas pu partir sans le prendre avec moi... J'avais acheté une *silkscreen* de l'artiste Greta Nawfal Khoury, *épreuve d'artiste*. Elle avait fait quelque chose sur *Billie Holiday*... Je l'ai aussi accrochée dans la salle de séjour, je la vois tous les jours... Ça me rappelle des années où Greta était ma prof, et elle m'a beaucoup influencé car je suis devenu plus tard peintre/artiste.

Au Collège protestant ?

Elle était ma prof au *Collège protestant*. C'est la seule matière que j'ai trouvée utile dans l'enseignement scolaire. Personnellement, j'aimais beaucoup cette matière et j'ai senti qu'elle m'a beaucoup aidé dans ma vie et m'a donné un *self-esteem*. Elle m'a aussi poussé à rester *créatif* dans la vie. Mais aussi, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 20 ans, elle était ma prof d'arts plastiques... Nous ne faisons pas uniquement des dessins, mais aussi de la sculpture. Elle nous a appris des choses sur l'histoire de l'art et comment mélanger des couleurs. Elle nous laissait le choix, nous faisons des choses très *créatives*. Et grâce à elle, je suis devenu accro, je ne peux pas arrêter ça... J'ai senti qu'elle a eu une influence très *positive* dans ma vie... Ça aussi, son œuvre me rappelle d'elle et des cours que j'ai pris avec elle pendant plusieurs années.

Tu m'as dit que tu l'as achetée ?

J'ai décidé de l'acheter avant d'immigrer.

Ok, ce n'était donc pas avant ?

Non, avant je n'avais pas une œuvre d'elle, mais j'ai décidé de l'acheter avant de venir... J'ai pris un rendez-vous et je suis allé la rencontrer. J'ai voulu apporter son œuvre avec moi... Je voulais quelque chose de Greta... pour le garder avec moi dans ma maison...

Quand tu la regardes, tu penses à Greta ?

Je pense à Greta, aux cours que j'ai pris au *Collège protestant français*, à l'enfance et à l'*adolescence*. J'ai continué à la voir de temps en temps, après avoir quitté le *collège*, et j'allais voir ses expositions. C'était aussi une des choses que je ne pouvais pas ne pas l'apporter avec moi en quittant le pays.

Aimerais-tu me dire autre chose ?

[Pas de réponse. Silence]

Tu m'as dit que Greta a influencé tes décisions professionnelles dans la vie ?

Moi, avant de devenir peintre, artiste, j'ai étudié la comptabilité... Quand je la rencontrais, elle me disait : Qu'est-ce que t'en a à faire avec la comptabilité ? Tu as du talent. Reste dans le domaine des arts. Il ne faut pas que tu arrêtes de dessiner, il ne faut pas ta *creativity* s'arrête. Elle me motivait toujours, même après avoir quitté le *collège*. Et c'était le seul cours dans lequel j'avais des très très bonnes notes : 18 sur 20 ou 20 sur 20, alors que dans toutes les autres matières, mes notes étaient sous la moyenne. Ça aussi... car je focalisais sur...

Le cours ?

Oui le cours, et elle me donnait un *credit*, pour me dire que je faisais quelque chose de bien.

[53:40]

J'ai une question que je pose toujours. Y-a-t-il un lien entre les objets ? Mais il est clair que ces objets ont un lien étroit entre eux. Ils sont tous en relation avec l'école, la maison d'enfance et l'enfance en général. Même celle-ci...

Même Greta, elle était mon prof au *collège* qui était en face de la maison.

Comment tu sens qu'ils communiquent ensemble, ces objets que tu as amenés ?

Je ressens beaucoup de nostalgie pour l'enfance... C'est une tentative de préserver les beaux et les mauvais souvenirs de Ras-Beyrouth, du *Collège protestant*. Je voudrais aussi ajouter que Greta faisait plus que ce qu'il fallait faire. Elle nous emmenait voir des expositions. D'autres écoles ne le faisaient pas, leurs élèves finissaient leurs cours et rentraient chez eux. Elle nous emmenait voir des expositions d'art, des peintures. J'ai visité une de ses expositions dans les années 80 au Carlton, l'hôtel Carlton. Il n'existe plus maintenant. Depuis ce temps, par exemple, j'ai commencé à m'intéresser à aller voir des expositions... C'est ça le lien entre les objets, les souvenirs d'enfance, l'école et l'ancienne maison... Les choses qui n'existent plus aujourd'hui. J'ai voulu les amener avec moi ici, en expatriation.

[56 :00]

Y a-t-il autre chose que tu n'as pas encore dit et que tu aimerais me raconter au sujet de ces objets ou bien ?

[signe de la tête pour dire non] Un dernier mot, il est sûr qu'à chaque fois que je les vois ou que je m'en souviens, je me sens ému. Ils génèrent des sentiments agréables et parfois désagréables. Que les souvenirs et les sentiments soient beaux ou mauvais, l'important est qu'on les préserve. Pour les mauvais souvenirs, ils nous permettent de connaître notre *background*, d'où on vient et qu'est-ce qu'on a vécu dans la vie. Et pour les beaux souvenirs, ils nous permettent de garder la mémoire des belles choses et des lieux où on a vécu et qui n'existent plus.

Merci.

Bienvenue.

Si tu devais choisir un seul objet parmi ceux que tu m'as montrés, pour l'apporter avec toi, lequel choisirais-tu ?

C'est difficile de choisir parmi les objets, mais peut-être... peut-être que je choisirais la photo dans le cadre, car elle porte... elle contient beaucoup de... car il y a dans le cadre la photo de l'endroit où j'ai passé mon enfance et la clé que je portais et que j'utilisais pour ouvrir la porte... peut-être que je choisirais cet objet, si je suis obligé de choisir un seul objet... seulement celui-ci.

Est-ce qu'il y avait quelque chose que tu voulais amener avec toi et que tu n'as pas pu le faire ? Tu m'as dit que tu pensais apporter les cartes d'identité

de ton père et de ton grand-père mais tu ne les as pas trouvées. Est-ce qu'il y a autre chose ?

Vouloir amener quelque chose mais ne pas avoir pu ? Oui... Je n'ai pas pu amener le soleil de Ras-Beyrouth, je n'ai pas pu amener la mer de Ras-Beyrouth.

Si tu veux déménager un jour de Montréal, y a-t-il un objet que tu as acheté ici que tu pourrais prendre avec toi, au cas où tu vas dans une autre ville ou dans un autre pays ?

De Montréal ?... Je pense que je dois y habiter plus longtemps pour que je puisse trouver quelque chose... Je ne pense pas qu'il y a actuellement quelque chose que je pourrai regretter de ne pas le prendre avec moi au cas où je quitte Montréal.

Dernière question : Est-ce que tu as consulté quelqu'un lorsque tu as choisi les objets dont tu voudrais parler dans l'entrevue ou c'est toi qui a décidé ?

C'est moi qui ai décidé pour tous les objets dont je veux parler.

J'ai terminé mes questions, tu aimerais ajouter quelque chose ?

Je ne pense pas qu'il reste quelque chose à dire. Je pense que j'ai tout dit.

Merci.

[1:00:31]

Traduction en français : Chirine Chamsine

© Emma Haraké, les participant.e.s et la Galerie Leonard & Bina Ellen, 2017-2019

Appuis : Conseil des arts du Canada et Conseil des arts et des lettres du Québec

**GALERIE LEONARD & BINA ELLEN
UNIVERSITÉ CONCORDIA**

1400 boul. De Maisonneuve Ouest, LB-165
Montréal (Quebec) H3G 1M8, Canada
ellen.artgallery@concordia.ca
ellengallery.concordia.ca

